Première année, n° 5. DIX CENTIMES Samedi, 20 Novembre 1869.

RÉDACTEUR EN CHEF
GUSTAVE RICH ARDET

ADMINISTRATION :
29, rue Notre-Dame-de-Nazareth, 29

PARAIT :
TOUS LES SAMEDIS

Le Corsaire

RÉDACTEUR PRINCIPAL :
JULES VALLÈS

ABONNEMENTS
3 francs par trimestre

PARAIT :
TOUS LES SAMEDIS

Ancienne Rédaction du PEUPLE et de LA RUE

RÉDACTION DU CORSAIRE

G. Duchêne, Ch. Longuet, Passedouet, Victor Huriot, Pierre Denis, E. Chemalé, G. Cavalier, A. Humbert, Emile Oudet, Charles Lullier.

G. Puissant, Bellanger, Francis Enne, Victoir Noir, Gustave Maroteau, Gaston Carle, Auguste Saulière, Frédéric Damé, Emile Lambry.

MM. Rogeard et Gustave Flourens nous ont promis leur collaboration.

LES PROSCRITS

FÉLIX PYAT

PAR

JULES VALLÈS.

Les voyez vous venir, éclopés, boueux!

Il y en a dont la mâchoire pend dans des bouquets de charpie gommés de sang; d'autres dont le bras cassé crève une écharpe qu'a pourrie la plaie.

Il trainent la jambe, ils baissent la tête.

De fiers visages, cependant! des yeux de feu sous des fronts de fer, les cheveux et la barbe d'un noir de poudre, la peau luisante comme le canon d'un fusil.

A travers leurs vestes en lambeaux on voit leur poitrail velu et jaune, dur et tanné, où pendent des croix de bois et des scapulaires de laine.

A leurs larges ceintures rouges, aux fanfreluches qui font guenille, au chapelet de boutons de cuivre, qui jouent le sequin d'or sur le velours usé, à certains gestes qui portent la cigarette aux dents ou jettent le manteau sur l'épaule, on sait qui ils sont, et de quels pays ils viennent.

Ils arrivent d'Espagne, poussés la crosse dans les reins par nos soldats, ils sont prisonniers de guerre de Napoléon.

Vierzon, dans le Cher, est sur la route qui mène d'Espagne à Paris. Il s'arrêteront là, le caporal qui les mène les pousse dans une grange, où ils vivront, jusqu'à ce qu'on les échange où qu'ils soient morts du regret de la patrie absente ou de la liberté vaincue!

Tous les jours vers midi, une dame arrive avec deux servantes chargées de terrines de soupe dont l'odeur embaume la grange. Un enfant s'accroche aux jupes de sa mère et la regarde servir elle-même ce troupeau de pauvres. Lui aussi fait son aumône; on lui a donné des sous qu'il distribue de sa petite main; mais il a peur de ces grands hommes tristes, étendus pêle-mêle dans leurs manteaux, sur cette paille qu'on retourne avec la fourche comme la litière des chevaux, qui se relèvent pour prendre l'écuelle et le remercient sa mère et lui, d'un regard comme en ont seulement les yeux d'exilés.

Une autre fois, c'est la panique. Les paysans fuient cinglant les chevaux, faisant saigner sous l'aiguillon la peau des bœufs, lâchant les chiens sur les moutons, ils rentrent au village et crient « Femme, voici les soldats! »

On serre le bétail à l'écurie et l'on barricade l'étable, puis, on monte dans la grange et l'on regarde au loin dans les champs vides.

On voit, aux derniers rayons du soleil, reluire des croupes de canon et flamber des bouts de baïonnette, une épaulette d'or jette un éclair.

Voici, dans des flots de poussière, les tronçons d'un bataillon qui se traîne, laissant à chaque pas sur le chemin un fantassin qui ne peut plus marcher, un cavalier qui tombe de sa selle, le crâne fendu ou les mains coupées : un camarade se penche, comme un glaneur, et lui prend son pain ou ses cartouches.

Ils sont en guenilles, poudreux, hérissés, sanglants!

On entend quelquefois une décharge. C'est un bataillon de l'arrière-garde qui s'est retourné et a logé le reste de ses balles dans l'épaisseur d'un escadron qui venait au galop! Ils sentaient sur leurs épaules la fumée des naseaux!

Puis ils repartent en avant; on fait sauter les fossés aux canons qui buttent sur les pierres, aux caissons qui s'ouvrent et laissent tomber les boulets. Le sang des blessés mouille la poudre, et les chevaux s'arrêtent pour arracher du bout des dents un brin d'avoine.

Il faut fouetter, pousser de l'épaule. En avant, *brigands de la Loire*!

A Vierzon, les rues sont désertes, les portes closes. Ils sont à une volée de canon! « Les soldats, voici les soldats! »

La femme et l'enfant qui allaient porter la soupe aux prisonniers nous les retrouvons près du père, au fond d'une

---

2 Feuilleton du CORSAIRE

DEUX JOURS DE CONDAMNATION

A MORT

PAR

ARMAND BARBÈS

(Suite)

— C'est uniquement pour me conformer à la lettre de mes ordres, dit-il, car, avec vous, je vois bien qu'il n'est pas besoin de précautions. Mais, enfin, ne vous fâchez pas, ajouta-t-il avec un sourire, je vous traite comme j'ai traité Alibaud, et ç'a été, comme vous savez, mon meilleur prisonnier et le plus calme. Et à propos d'Alibaud, reprit-il après une petite pose et avec un second sourire, il faut que je vous montre un billet qui me reste de lui. Vous verrez qu'il ne partageait pas votre opinion sur certain sujet. Il a reçu plusieurs fois, même avant sa condamnation, les visites de l'abbé Grivel, et ses entretiens lui plaisaient fort.

En moi-même j'hésitais beaucoup à admettre la vérité de ce fait avancé, à ce qu'il semblait, pour la circonstance, mais comme, en somme, il importait peu à mes convictions religieuses qu'Alibaud eût conféré ou non avec l'abbé Grivel, et que d'autre part la politesse ordinaire défend de dire en face des gens qu'on ne les croit pas :

— Dans l'anarchie d'idées religieuses où nous sommes, répondis-je, il est rare de rencontrer deux hommes de suite qui voient de même sur ce sujet. Si Alibaud a trouvé de la consolation ou du plaisir, comme vous dites, dans les visites de M. Grivel, il a bien fait de les recevoir, de même que moi je fais bien de prier les prêtres de me laisser tranquille, puisque leur présence et leurs propos ne seraient qu'une perte de temps et un cruel ennui pour moi. »

Ce furent là les derniers mots que je prononçai pendant cette journée du 13 juillet 1839.

En m'étendant, les mains liées dans mon lit, je songeais que, cinquante ans juste auparavant, Paris avait senti gronder dans ses entrailles ce grand mouvement de liberté qui devait, le lendemain, prendre la Bastille et inaugurer dans l'histoire des opprimés cette nouvelle ère, qui aboutira, quoi qu'on fasse, au triomphe définitif des peuples et de l'égalité. Je me représentai cette grande journée, le choc de deux idées qui se rencontraient enfin, la baïonnette au bout du fusil, et de la bouche des hommes du peuple qui tombaient, il me sembla entendre sortir ces mêmes mots de lord Byron :

« Non! non! ils n'échouent jamais ceux qui meurent pour une sainte cause. »

— Et, si regardant dans l'avenir il m'eût été donné d'y voir un tragique épisode fort prochain, j'aurais pu me dire aussi :

« Soldat de la démocratie, tu gis aujourd'hui comme un malfaiteur dans ton cachot, et du cœur de ta famille et de tes amis, il est monté plus d'un cri vers le Seigneur, disant : « Mon Dieu, pourquoi cette affliction? »

Dans trois ans, jour pour jour, une autre famille, celle-là même aux intérêts de qui la vie est en ce moment livrée, éprouvera une désolation pareille : elle verra, étendue sur un grabat d'auberge, la tête fracassée par un pavé, un jeune homme, également à la fleur de l'âge, celui en qui elle avait mis ses plus chères espérances et son orgueil, et, loin de moi la pensée d'insulter au malheur d'un ennemi quelconque, et, parce qu'un caillou rencontré sur un chemin aura brisé un chaînon de cette hérédité pour l'établissement de laquelle la France ne sait que trop qu'on n'épargne nul sacrifice, la peur fera tressaillir, comme un édifice qui s'écroule, tous les intérêts monarchiques. Qui doute, au contraire, dans la démocratie, que ton sang versé demain ne soit une force de plus et comme une rosée féconde pour la cause? Ah! c'est que chacun de nous porte en soi la conscience de l'humanité de son époque, et que le roi et peuple, nous comprenons bien qu'impuissante contre le droit, la mort détruit, au contraire, avec les hommes, tout ce qui n'a sa raison d'être que dans l'artifice et la ruse..

Voilà ce que j'aurais pu me dire, mais je me contentai de dormir.

Les liens de la camisole de force relâchés me permettaient, malgré l'empêchement des bras, de prendre à peu près ma position habituelle pour le sommeil, et je dormis, tout d'un trait, jusqu'au matin. Il était grand jour lorsque je m'éveillai. Comme la veille, mon même gardien (Gallet) vint me servir ma pipe tout allumée, et le bonjour donné par ses collègues.

Au moins, dit l'un d'eux, nous pouvons être tranquilles pour aujourd'hui; nous sommes sûrs que ce ne sera pas de la journée.

— Pourquoi, demandai-je?

Mais me rappelant que nous étions au dimanche, je compris qu'en effet le travail du bourreau devait chômer ce jour-là comme tous les travaux publics.

1683

cave ! On enfouit sous terre les cuillères d'argent, une bourse d'or. Nous sommes dans la maison Pyat.

On laissa l'or et les cuillères dans la niche tant que l'armée de la Loire fut en vue,

Quelque temps après, le spectre de la guerre lui même vint s'asseoir au foyer paternel. Le fils aîné de la famille, officier de Napoléon, revint avec une balle dans la poitrine.

Il guérit : les Bourbons étaient revenus.

M. Pyat était l'avocat du maréchal Perignon. Il obtint pour son fils un brevet de sous-lieutenant dans l'armée royaliste. Le fils jeta le brevet au nez du père en criant : vive Napoléon !

Un dimanche, il y avait revue de la garde nationale, les officiers paradaient, hausse-col au cou, panache au vent. Un jeune homme en grand uniforme d'officier bonapartiste, entre à la Mairie, va droit au drapeau qui attendait dans un coin, et fait dessus ce que Gulliver fit pour éteindre le palais en feu. Ce fut un terrible scandale !

Ce scandale, ces terreurs, ce bonapartisme, ce gulliverisme ces prisonniers d'Espagne, ces brigands de la Loire, toutes ces horreurs et ces misères marquaient dans l'âme de l'enfant, et y firent trou comme le fer rouillé d'une baïonette.

Chaque fois que plus tard, il entendit crier : « Aux armes contre l'étranger ! » l'image lui revint de ces désolations ; il devait lui rester dans l'oreille le soupir des proscrits et le bruit sinistre de la déroute. Il lui resta aussi le souvenir des mots pleins de charité qu'il avait dès le berceau, entendu murmurer par sa mère, devant le grabat des pauvres.

Aussi à l'âge ou d'autres jettent l'or par les fenêtres, sans savoir ce qu'il vaut, il savait, lui, qu'on le cache dans les caves, quand les armées passent, il savait qu'avec une pièce de vingt francs, on fait de la soupe pour bien du monde, dans le quartier de ceux qui ont faim.

Il sortit du collége tout jeune, après y avoir eu pour camarade Jules Sandeau qui est allé à l'Académie et un peintre Jules Lecandin qui est allé à Lambessa. Il y est mort. Personne ne sait son nom, mais Pyat ne l'a point oublié.

Il avait dix-sept ans ! il était riche, beau de visage, fier d'allure, élégant comme un gentilhomme et solide comme un paysan.

On l'envoie à Paris faire son droit. En ce temps là, tout bourgeois voulait que son fils devint avocat, pour être plus tard député ou ministre. M. Pyat le père était bourgeois : c'était le *bourgeois* même, honnête dans toute l'étroitesse et la gloire du mot, plutôt *vrai* que prodigue, point ladreux, mais point donneur. Il n'aurait pas pour cent mille francs plaidé une mauvaise affaire, mais jamais il n'eut défendu *pro deo* les plus mauvaises causes.

Le jeune Félix voyait quelquefois sa mère, écouter, l'oreille sur la serrure, à la porte du cabinet de consultation. C'était quelque malheureux paysan qui débattait en soupirant les honoraires et défendait à outrance une grosse pièce de cent sous qui restait encore dans sa sacoche de cuir ; il s'en allait, la bourse vide ! mais il retrouvait, à la porte du jardin, madame Pyat qui lui remettait dans la main l'écu que le mari avait arraché à la bourse.

De ce père, l'enfant prit l'obstination froide, de cette mère la bonté ardente, et il arriva dans Paris, la tête saine et le cœur ouvert.

D'opinion politique, il n'en avait guère, il avait la haine des légitimistes pour avoir lu tous les soirs la *Gazette de France*, à son père qui perdait la vue.

Il tomba sur les journaux jacobins et socialistes et le voilà républicain.

Les étudiants organisaient à cette époque des banquets dans lequels ils convoquaient les députés de leur province. On y faisait tapage.

Le Berry, la Nièvre, le Cher et l'Ain, en béret rouge descendent au jour, l'appétit au ventre, des refrains de Béranger aux lèvres, sur les *Vendanges de Bourgogne*.

On mange, on boit, et puis l'on trinque. Les députés font leur speetch.

Un étudiant se lève :

— Je bois à la Convention, crie-t-il, et il termine son toast en prenant par son nez en plâtre un buste de Charles X, qu'il jette dans la rue.

C'est Félix Pyat, de Vierzon, qui a fait le coup. On le retrouvera, non plus le buste aux doigts, mais le fusil aux mains, en juillet 1830, près de la caserne de Babylone.

Il fait son droit. La vie est pour lui semée de fleurs, baignée de soleil. Il buche le matin, et, le soir, il flâne, il chante, il crie ; adoré de ses camarades qu'il rosse en riant (car il est fort comme un hercule) et à qui il prête de l'argent, tant qu'il en a.

C'est le millionnaire du quartier, on lui donne 400 francs par mois et il fait 400 francs de dettes le père Peyrol est là !...

Il soupire :

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

au fond d'une chambre à rideaux roses qui donne rue Jacob, avec des caves à liqueurs dans le secrétiare et des bouquets de dahlia dans de beaux vases.

Un soir de carnaval, il a invité ses amis, les *panés* en tête, et l'on arrose de champagne un examen piqué de boules blanches.

On chante le *Cinq Mai* (O mon cher Pyat !) on chante aussi *la Marseillaise*.

Des voix répondent à travers la cloison. Chez le voisin aussi on fait bombance. Au refrain, les cris se confondent, et l'on bat la mesure, de chaque côté, contre le mur.

Puis on s'appelle :

— Qui êtes vous ?

— Lot-et-Garonne !

— Et vous ?

— Cher et Nièvre !

— Si on trinquait ?

— Mais le mur ?

— Prenez l'escalier.

— C'est un autre corridor.

— Un autre corridor, c'est trop long, hardi là !

Patatras !

La cloison est à bas, et le voisin passe la tête.

— Je m'appelle Lafont.

— Moi, Félix Pyat !

— Vous n'avez plus de vin.

— En voici, puis Peyrol a des caves, Peyrol, Peyrol ! Peyrol monte, voit les briques en poudre, veut crier.

— Tais toi : *mets ton mur sur la carte !*

L'étudiant qui entra, ce soir là, par la brèche chez Pyat, partit et on ne le revit plus.

Le premier individu que Félix Pyat aperçut, le 1er mai 1848, sur les marches de la Constituante, fut Lafont, Lafont nommé représentant du peuple par le département du Tarn-et-Garonne, comme il l'était, lui, pour les trois départements de la Nièvre, du Cher et de la Seine. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et allèrent choisir leur siége à la Montagne.

JULES VALLÈS.

(La suite au prochain numéro.)

Depuis la veille, ou pour mieux dire, depuis tantôt deux mois, car je puis me rendre la justice de dire que, dès l'instant de mon arrestation, j'avais toujours parfaitement bien cru que je serais guillotiné, je m'étais habitué à vivre au jour le jour. J'accueillis donc cette annonce d'un nouveau sursis sans aucune émotion intime clairement perçue, et après avoir clos la conversation par un : « En ce cas, ce sera pour demain, » je me mis, sans, pour ainsi dire, avoir la conscience de ma pensée, à faire un sorte de calcul du nombre d'heures ou de journées que cet usage de ne pas exécuter le dimanche pouvait avoir ajouté à l'addition générale de la vie de tous les membres de l'humanité jusqu'à nos jours. Je fis là-dessus quelques raisonnements, tels que de me demander si c'était une interdiction d'origine uniquement chrétienne, comme la trêve de Dieu du moyen-âge, ou bien, si les chrétiens ne l'avaient pas prise eux-mêmes dans des institutions plus anciennes. Et bref, de question en question, les renseignements historiques me manquant, car, bien entendu, je n'avais jamais songé jusqu'à ce jour à les prendre comme pouvant y avoir un intérêt précis, je m'étais à peu près perdu dans mes supputations, lorsque le directeur entra.

Ainsi que la veille, il commença par me faire délier les bras, et, cette opération terminée :

— Je vous avais parié hier, dit-il, d'un billet d'Alibaud, tenant à vous prouver que je ne vous ai pas trompé, le voici.

Et il me présenta un papier contenant trois lignes d'une magnifique écriture, que je reconnus de suite pour en avoir vu et possédé longtemps, une imitation. C'était bien un autographe d'Alibaud. Rien qu'à voir la hardiesse des traits et la ferme expension des caractères, on sentait que le cœur, pas plus que la main de l'auteur, ne tremblait quand il les avait tracés. La date était du 10 juillet 1836, la veille de l'exécution, et le billait disait :

« Je remercie M. Grivel de ses bontés, et je le prie de me laisser faire seul le voyage à l'échafaud. »

Je contemplai un moment cette dernière empreinte d'une main que le froid de la mort allait saisir, et, après avoir écarté des pensées d'un autre genre soulevées par le souvenir de l'homme, je fis un rapide retour sur la question même du billet ; que signifiait-il ? A mon avis, qu'Alibaud avait reçu dans M. Grivel l'homme, et non pas le prêtre ; car, c'est au dernier moment, ce semble, que ceux qui meurent dans la religion catholique ont surtout besoin de ses ministres, et Alibaud demandait, lui, qu'on le laissât seul pour ce moment. J'étais prêt à dire ces réflexions ; mais, pour ne pas engager une inutile controverse, je répétai simplement ma même réponse déjà faite ; et, comme les idées s'engendrent par une filiation qui leur est propre, la vue du billet qu'on m'avait montré, m'ayant fait penser que je ferais bien, puisqu'il me restait encore du temps, de l'employer à écrire à ma famile, je demandai au directeur du papier à lettre pour le faire.

Ce papier venu, j'écrivis à ma sœur, à mon frère, à mes deux défenseurs, Emmanuel Arago et Dupont, et quelques amis (des lettres qu'ils n'ont pas reçues, car je les ai brûlées, le soir, immédiatement après avoir appris que je ne serais pas tué). Ma situation d'esprit était le calme d'une douce résignation. Les idées me venaient abondantes, nombreuses, empreintes d'une sorte de poésie mélancolique, mais non pas triste. Je développai surtout avec chaleur la recommandation de ne pas plaindre mon sort, mais de considérer, au contraire, que je quittais cette terre dans les conditions les plus favorables possibles : honoré de la couronne du martyre, jeune, me possédant bien tout entier, et n'ayant souffert aucun de ces dépérissements moreux et physiques qui signalent la terminaison de l'existence par les maladies. Les heures s'écoulaient vite ainsi : il était déjà plus de midi, et j'étais toujours, si je puis ainsi dire, dans le charme de cette occupation, lorsque je vis entrer de nouveau, le directeur. Il était suivi d'un monsieur complétement vêtu de noir, et ayant un air avenant et digne. Ce fut ce second personnage qui prit la parole.

— Je suis l'abbé Grivel, dit-il...

Et comme, à cette annonce, mon visage montra sans doute que je n'étais pas très satisfait de la visite, il fit un geste de la main et me présentant un livre et une lettre :

— Mais je ne viens pas pour mon compte. Je m'acquitte seulement, en vous remettant ces objets, d'une commission donnée par une dame pieuse.

J'ouvris la lettre et la parcourus du regard. C'était une espèce d'homélie ayant une couleur d'illuminisme. Le ciel et l'enfer y jouaient un très grand rôle. Mais, comme elle finissait par ces mots un peu plus raisonnables, par l'expression du moins, que tout le reste :

« Ne soyez pas de ceux qui traitent de folie le sublime sacrifice de la croix, » je compris que j'avais là un moyen tout trouvé de faire savoir mon opinion à M. Grivel. Je lus la phrase à haute voix, et relevant les yeux sur lui, j'y ajoutai ce commentaire :

— Vous pouvez répondre à cette dame que je n'ai jamais songé à traiter de folie l'acte dont elle me parle. Si je croyais que Jésus fût Dieu, comme je ne comprends pas qu'un Dieu puisse ni mourir ni souffrir, je ne saurais, il est vrai, de quel nom qualifier toute cette histoire de la croix. Mais sachant la victime homme comme moi, ma position actuelle en m'assimilant en quelque sorte à ses souffrances, me fait apprécier, mieux que qui que ce soit, les mérites de son dévouement.

ARMAND BARBÈS.

La suite au prochain numéro.

LE CANDIDAT

Il s'avance grave ou plaisantin, majestueux ou casseur, il se démène, se remue, s'essouffle, crie, tonne, piaille, verse un pleur, tribun ou pitre, au gré de l'auditoire, ne répond point à ce qu'on lui demande, répond à ce qu'on ne lui demande pas, distribue des poignées de mains ou des bénédictions à tous ceux qu'il traitera le lendemain d'énergumènes, de braillards, voire de canailles, quand il en sera le député.

A l'en croire, il se fera porte-voix ou porte-drapeau; enfonceur de portes ouvertes, crieur de constitutions éventrées, il combattra, protestera, revendiquera, il l'assure du moins. Veut-on qu'il jure et qu'il crache, il crachera et il jurera. Cracher et jurer, c'est son affaire; ça ne coûte rien. C'est un candidat.

C'est un candidat : c'est-à-dire le quêteur de bulletin, le recruteur de popularité, l'homme qui agira, pensera, bavardera, délibérera, désirera pour trente mille autres ; qui baclera leurs affaires, les réglementera, donnera son acceptation et son visa aux traites qu'on tirera sur leurs bourses, qui pourra dire : « Je suis eux » comme Louis XIV disait : « l'État, c'est moi. »

L'homme qui veut avoir son os d'autorité à ronger, être quelque chose dans le gouvernement, la deux cent quatre-vingtième roue de cette carriole de l'État démantelée et cahotante, raccommodée et graissée à renfort de millions, écrasant les pauvres diables qui l'entretiennent, essoufflant les rosses qui la traînent.

C'est le candidat! le Sixte-Quint qui s'en vient, béquilleux et quinteux, gémir sur le sort du prolétaire, sur le deuil de la Liberté et s'humilier quinze jours devant le populaire, mais qui se relèvera pour le fouailler en maître et se venger des basses flatteries qu'il a distribuées, des mensonges qu'il a commis, du mépris qu'il a mérité.

C'est le candidat! le saint Vincent-de-Paul des bons ouvriers, le bénisseur de la démocratie qui se taille des hosties dans ses faux-cols, et qui, quand les pauvres l'auront nommé, féroce de peur, enragé de modération, criera qu'il faut en finir avec ceux qui demandent du crédit ou du pain.

C'est le candidat! le Cincinnatus austère, le Brutus farouche, l'homme à poil ou à poigne, qui dînera quand il faut délibérer, excommuniera, avec les hoquets de la digestion ou les ronflements de la vanité, ceux qui lui demanderont des comptes, et qui les désignera, s'ils haussent la voix, à la proscription.

C'est le candidat qui ne recule pas plus devant les serments, qu'il n'a reculé devant les ordres de fusillade et de déportation.

C'est le candidat qui parlera *contre* et qui votera *pour*.

C'est le candidat, le frère de Chose, le neveu de Machin, un avocat qui veut être ministre, un charlatan qui se fait une réclame, le politiqueur qui verse de la salive quand les autres versent leur sueur ou leur sang, à qui la popularité ferait lécher ses savates. C'est le candidat, quoi!

Les affiches s'étalent sur les murs, il y a six ans, elles étaient bleues, vertes, roses ; il y a six mois, jaunes, bleues, oranges ; aujourd'hui, elles sont rouges ; les affiches changent de couleur comme le candidat d'opinion, pour suivre la mode et le goût du jour.

On lit là-dessus les professions de foi de gens dont la profession est d'être candidat, dont la foi est de gouverner.

Dans quelques temps vous en retrouverez par-ci par-là quelques unes de ces affiches superbes, impudentes et mensongères, écarlates aujourd'hui, d'impressions fraîches comme les convictions, regardez-les alors; lavées par la pluie, fanées, effacées, illisibles, elles vous apparaîtront déteintes, piteuses, lacérées et maculées.

Aujourd'hui, le candidat c'est l'affiche ; demain, l'affiche sera le candidat.

Et dire que le peuple qui a pris la Bastille et les Tuileries, qui a creusé les canaux, construit les chemins de fer, ouvert des mines, créé des manufactures, des usines, des industries, qui a formulé la Déclaration des droits et la fameuse devise républicaine, qui a eu pour éducateurs Rabelais, Montaigne, la Béotie, Molière, La Fontaine, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, Mirabeau, Courrier et Proud'hon, ce peuple qui a du bon sens et de l'ironie, de la loyauté et du rire, en est arrivé à prendre au sérieux affiches et candidats, politiques et politiciens; ce tas de prétendants séniles, de déclamateurs et de bavards, d'avocats sans foi et sans idées.

Qu'il ait donc des candidats puisqu'il en veut, puisqu'il lui en faut, puisqu'il en est encore au fétichisme, puisqu'il a besoin de grands hommes de pacotille, d'idoles de carton, puisqu'il ne peut agir et penser seul, et qu'il faut que quelqu'un pense et agisse pour lui. Qu'il ait des candidats pour avoir un jour des maîtres! Qu'il trime, pioche, s'éreinte pendant que les autres blaguent pour payer les frais de leur vanité et de leurs bévues.

Il saura ce qu'il en coûte, quant à l'échéance, ceux qu'il acclame aujourd'hui et qui le trompent, le calomnieront après l'avoir fait fusiller.

P. DENIS.

LES PRISONS SOUS L'EMPIRE

LA MARIANNE

Bordage de Tours

. . . . . .

Le 15 mars 1854, Bordage passa en jugement et s'entendit condamner à 4 ans de prison, 10 ans de surveillance et 5 ans de privation de ses droits civiques. Quatre mois après, il partait pour Fontevrault, en compagnie de cinq autres tourangeaux nommés Bertrand, Joly, Pariot, Forget, Goujon.

Arrivés à Saumur, on leur adjoignit deux voleurs et deux assassins, dont l'un avait violé sa fille le jour de sa première communion; dans la voiture cellulaire, ceux-ci étaient libres de leurs membres, tandis qu'eux avaient les fers aux pieds.

A Fontevrault on les fit coucher ensemble sur une botte de paille étendue sur le pavé. Le lendemain on leur coupa la barbe et les cheveux, puis on les envoya au bain, afin de pouvoir substituer à leurs effets de vieilles hardes de forçats.

Ils furent soumis au régime de la maison centrale : ne pouvant dépenser qu'un sou par jour, plus deux liards de sel le dimanche.

Trois mois après ils quittèrent Fontevrault pour aller à Belle-Isle passer 21 mois, au bout desquels Bordage fut envoyé à Brest pendant que ses camarades partaient pour l'Afrique.

Quelques jours après son arrivée à Brest, il fut embarqué pour Cayenne sur l'*Africaine*, en compagnie de 300 forçats et au milieu de deux haies de gardes-côtes le pistolet au poing. Bordage occupait avec deux forçats une cabine où leurs trois hamacs se touchaient. La fumée qui s'échappait de la cuisine située à côté les asphyxiait, au point qu'ils étaient obligés de se mettre à plat-ventre pour respirer. Ce nouveau supplice dura 38 jours et Cayenne apparut aux transportés comme une terre libératrice.

Près de la Guyane française, à une demie-lieue en mer, se trouvent trois îles sur lesquelles pèse un climat terrible. Ces trois îles sont : l'*Ile Royale* qui donne asile aux forçats et à l'administration de la Colonie ; l'*Ile Saint-Joseph* où sont les condamnés en rupture de ban, et enfin l'*Ile du Diable* habitée par les détenus de la catégorie de Bordage.

Ceux-ci demeuraient dans des cabanes qu'ils s'étaient construites et subissaient les traitements infligés aux forçats.

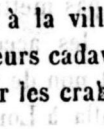
Plusieurs moururent dans les supplices.

L'un d'eux, qui avait tenté de s'évader, fut condamné à recevoir vingt et un coups de corde, auxquels le directeur, homme zélé, ajouta vingt et un autres coups pour son compte. Ces derniers vingt et un coups ne purent être appliqués, car au vingt-unième le malheureux condamné expirait en criant : *Vive la République*.

La nourriture se composait de morue immangeable, que l'on jetait à la mer. Une fois on leur apporta de la viande, qu'ils refusèrent, parce qu'elle était en putréfaction ; cette même viande leur fut servie cinq fois de suite..... on la donna à un chien qui mourut deux heures après.

Dans de pareilles conditions, les déportés ne pouvaient vivre longtemps, et durant le court séjour que Bordage fit dans l'*Ile du Diable*, il périt douze Angevins (sur vingt-cinq) et une trentaine de citoyens de Clamecy, dont les cadavres furent jetés en pâture aux requins.

Bordage songea à s'évader. Avant lui d'autres y avaient songé déjà.



Le premier radeau qui partit de l'*Ile du Diable* était monté par sept citoyens, parmi lesquels se trouvaient Pianori, frère... de son frère, et Boginski, tailleur polonais. Construit avec quelques poutres ajustées sur des barriques vides, il avait pour mât un tronc d'arbre et pour voile sept chemises cousues les unes aux autres.

Il devait transporter les évadés à Surinam ou à Paramaïba ; des deux côtés il avait environ 75 lieues à faire en 5 jours, car sa provision de vivres ne lui permettait pas de rester plus longtemps en mer.

Les malheureux voguèrent ainsi pendant trois jours au bout desquels leurs vivres furent épuisés et passèrent quatre jours sans manger.

Arrivés à l'embouchure de Maroni, à la hauteur du dernier poste français, leur embarcation avariée par ces sept jours de traversée, se disloqua, les tonneaux qui les soutenaient s'emplirent d'eau et alors les naufragés se laissèrent aller au courant qui les porta vers la Guyane hollandaise où ils échouèrent; sur les cinq qui purent se sauver et qu'on accusa plus tard d'avoir mangé leurs camarades, deux: Babeis, de Chouzan (Indre et Loire), et Guérard (du Havre), après avoir erré pendant plusieurs jours, tombèrent sans connaissance. Guérard étant revenu à lui, aperçut, à portée de sa main, une fleur en forme d'entonnoir toute remplie d'eau. Il but à ce calice, et le vida sur les lèvres de son camarade qui reprit ses sens. Ensuite il grimpa dans un arbre, eut le bonheur d'être vu par un nègre qui vint à leur secours et les conduisit à la ville la plus proche. Quant à Pianori et à Boginski, leurs cadavres furent trouvés dans la vase, le crâne mangé par les crabes.

Les condamnés qui étaient restés à l'*Ile du Diable*, connaissant les tristes résultats de l'entreprise tentée par leurs frères, n'osaient plus songer à l'évasion, lorsqu'un beau jour ils virent passer une île flottante portée par le fleuve des Amazones, dont le courant se fait encore sentir à cent lieues en mer. Il leur vint à l'idée de faire l'expérience suivante : ils coupèrent trois fagots de roseaux de cent brins chacun, et, les ayant liés ensemble, ils reconnurent que ce radeau improvisé était assez léger pour porter un des leurs. A partir de ce moment ils résolurent de s'évader et prirent leurs dispositions à cet égard. L'administration leur avait confié une pile de madriers pour qu'ils se construisissent des cabanes. Une nuit ils taillèrent ces poutres de manière à pouvoir en faire plus tard deux radeaux et les remirent dans le tas avant le jour. La journée du lendemain fut consacrée à réunir trois cents fagots de maïs, plus cent fagots de ricin et à fabriquer 1700 pieds de corde avec de la mauve.

Pendant six jours, vingt hommes travaillèrent à préparer cette seconde évasion. Les gardiens qui leur apportaient des vivres trois fois par semaine, le mardi, le jeudi et le samedi, ne s'aperçurent de rien. Un samedi soir, après le départ des gardiens, ils tirèrent les pièces de bois du tas où elles étaient, les fixèrent sur les fagots et s'embarquèrent qnatorze sur un radeau et vingt sur l'autre avec des vivres pour trois jours, au moment même où le coup de canon, parti de l'*ile Royale*, annonçait le coucher des forçats.

Les deux radeaux allèrent vers le couchant dans la direction de Caramaïbo et se suivirent pendant une nuit et la moitié d'un jour. Au bout de ce temps, celui qui ne portait que quatorze condamnés fut entraîné sur le golfe de Simma-Marié et poussé vers la côte française où les malheureux naufragés furent repris.

Quant à l'autre radeau, qui portait vingt hommes parmi lesquels se trouvait Bordage, après avoir vogué pendant deux nuits et deux jours par un temps magnifique, il essuya, la troisième nuit, une tempête qui le jeta au pied du dernier poste français. Pendant plus de trois heures les malheureux évadés ramèrent sans pouvoir passer le Maroni et pataugèrent si bien dans les eaux françaises que les soldats descendirent du poste avec un falot et leur crièrent : Par ici, messieurs. —Mais le vent ayant changé ils purent regagner le large et repassaient le lendemain matin à onze heures au même endroit ; mais cette fois, les soldats ne les virent point.

Ayant eu le bonheur d'aborder sains et saufs à la Guyane hollandaise, ils parvinrent, après avoir erré sur ces plages désertes, jusqu'à l'exploitation de M. Kappeler, commandant des îles Maroni, qui leur prêta une barque sur laquelle quatre Indiens les conduisirent pour 80 fr. à Surinam.

A Surinam, bien qu'ils n'eussent plus à faire à des Français, on les emprisonna pendant six semaines au bout desquelles on les envoya à la Guyane Anglaise.

Là, Bordage fut obligé de se faire tailleur de pierres pour vivre ; puis il s'embarqua comme manœuvre à bord de la frégate le *Sapho* qui le transporta à Liverpool. A Liverpool, comme il était dans le dénument le plus complet on l'adressa à une société de secours fondée par les Français habitant la ville. Le président de la société qui était aussi le consul français de Liverpool n'osa pas mettre la main sur lui et lui offrit même 5 francs. « Je les accepte comme venant de vous, répondit Bordage, et non de votre gouvernement. »

De Liverpool, Bordage alla à Londres où il vécut de sa profession de cordonnier pendant huit ans jusqu'en 1864, époque à laquelle il rentra en France.

Aujourd'hui il habite sa ville natale, Tours, la ville de Rabelais et de Paul-Louis Courrier; il est revenu prendre dans sa famille la place qu'il n'aurait jamais dû quitter et quand il parle de ses misères et de ses supplices, de sa prison et de son exil, de Fontevrault et de Cayenne, il n'a pas une parole d'amertume contre ses persécuteurs.

La *Petite Presse* peut impunément raconter tous les jours les aventures de forçats coupables, je ne sais pas pourquoi il me serait défendu de décrire les souffrances d'un forçat innocent.

GAETAN DELAUNAY.

THÉATRES

PORTE-SAINT-MARTIN : *Le Chevalier de Maison-Rouge*, drame en 5 actes et 12 tableaux par MM. Alex. Dumas et Aug. Maquet.

VAUDEVILLE : *La Fièvre du jour*, comédie en 4 actes de MM. Nus et Belot.

M. Raphaël Félix a pensé faire un coup de maître en remontant le *Chevalier de Maison-Rouge*. Spéculant sur les passions politiques qui agitent en ce moment le public, l'habile impresario comptait sur un succès surpassant celui de *Patrie !* Mais hélas le fameux chant des Girondins qui a contribué à faire la révolution de 1848, a laissé le public froid. Cela tient peut-être à la manière atroce dont il est chanté.

Le drame en lui-même avait il de quoi révolutionner Paris, comme on le supposait généralement?

Non. Le drame a perdu son prestige et l'esprit antirévolutionnaire qui a fait son succès jadis contribue à l'insuccès... littéraire d'aujourd'ui.

O pauvre drame démodé, comme tu es à cent lieues de ce que tu pourrais être !... Tu penses faire du neuf et tu ne fais que du décor — ce que tout le monde peut faire; — de la passion, de la lutte, de l'action, du *drame*, en un mot, tu ne fait que de la parade et de la représentation. Tu veux ressusciter le passé, tu veux nous le faire voir en chair et en os, et tu le ressuscite sans âme, sans l'éternelle vérité qui fait seule la vie ; tu ne nous montre que l'habit au lieu de nous faire voir le corps.

Dans le *Chevalier de Maison-Rouge* les costumes sont vrais mais les personnages et les choses ne le sont pas.

Quand donc trouverons-nous un auteur qui nous fasse un drame, un vrai drame, où il nous montrera la révolution sous son vrai jour. Je voudrais voir Marat et Robespierre sur la scène dans toute la noble horreur dont on les affuble.

Quand donc trouverons-nous un écrivain assez consciencieux, assez honnête pour réhabiliter cette pauvre Révolution que l'on traine dans la fange et la boue, croyant en dégoûter le peuple.

Le jour où la *Marseillaise* pourra se chanter à pleine voix sur la scène, au lieu de *Mourir pour la patrie*, vous verrez si votre littérature de convention, vos drames réactionnaires tiendront devant la conscience publique qui en fera promptement justice.

Le *Chevalier* a bien vieilli, dit-on, ce sont plutôt les idées qui ont marché. Le dévouement à une reine, à une monarchie est une bien belle chose, certes, et cela peut plaire au caractère chevaleresque du Français, mais l'amour de la patrie est bien au-dessus de cet amour personnel et mesquin et aura toujours auprès de la masse plus de succès.

L'interprétation du *Chevalier de Maison-Rouge* laisse un peu à désirer, Mélingue est bon. Léonide Leblanc a quelques beaux moments, mais ils sont rares.

Au Vaudeville, MM. Nus et Bebot viennent de remporter ce qu'on appelle communément une veste. *La Fièvre du jour* aura tout au plus quarante représentations.

Un caissier *emprunte* 200,000 francs à la caisse de son patron et la famille de cet honnête fripon cherche pendant trois actes le moyen de le tirer d'embarras. Le propriétaire des 200,000 francs est amoureux de la femme du caissier et lui propose un marché assez scabreux.

Ici MM. Nus et Belot sont en plein dans la *Cousine Bette* de Balzac, — le talent du célèbre romancier en moins, bien entendu. — Il y a des scènes qui me rappelaient involontairement les conversations de Célestin Crevel et de la baronne Hulot. Seulement le séducteur de MM. Nus et Belot est un bon enfant, il laisse au caissier le reçu des 200,000 francs et épouse la sœur de celle qu'il voulait séduire.

Cette pièce a été reçue très froidement. Mlles Fagueil et Félix ont vaillamment supporté tout le poids de cette comédie manquée.

Ces artistes ont bien mérité... de MM. Nus et Belot qui feront mieux une autre fois, nous le souhaitons et l'espérons.

G. RICHARDET.

Notre ami et confrère Jules Frantz, de Lyon, nous prie d'annoncer la réapparition de son journal *l'Avant Garde*, dont nous parlions dans le deuxième numéro du *Corsaire*. Nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

Profitons de l'occasion pour annoncer le *Père Duchesne*, rédigé par notre collaborateur Gustave Maroteau. Il paraît qu'il sera *bougrrrrrement* en colère le *Père Duchêne*.

G. R.

Nous avons tous les bonheurs possibles, non-seulement la préfecture continue à nous refuser la vente sur la voie publique, mais notre imprimeur, M. Ed. Vert, qui nous avait cédé une partie de son matériel, s'est refusé à nous louer le local nécessaire à l'installation. Il a pensé que laisser imprimer le *Corsaire* dans sa maison serait un danger pour lui. Sainte-Pélagie et Mazas dansaient une sarabande effrenée dans son imagination en délire, et puis il songea que cela pouvait nuire à l'impression des cartes et factures qu'il confectionne. Bref nous avons dû recommencer une promenade chez Messieurs les imprimeurs parisiens. Cela explique notre retard.

UN SOU DE LOLO

Aimez-vous le peuple? le vrai peuple? celui qui fait un rude travail et qui est noir de la poudre de l'atelier?...

Des bommes de ce peuple désiraient aller à Félix Pyat; mais il faut gagner sa journée. Il n'y a pas que l'homme : il y a la femme et des kyrielles d'enfants!

Qu'ont-ils fait?

Ils se sont mis trente-quatre. Ils paieront la journée de deux d'entre eux qui iront à Pyat. L'un des deux qu'on choisit est malade; il fera tout de même une demi journée pour diminuer d'autant la cotisation de ses camarades. L'autre songe qu'il est chef d'équipe et que, sans lui, huit hommes seront sans travail, il refuse.

On en nomme un nouveau. Il a cinq petites filles, celui-ci, toutes à peu près du même âge. La table est au milieu de la chambre et le poële est rouge; c'est l'heure du repas; — cercle charmant de têtes blondes; toutes ressemblent à la mère; deux ont le front plus large et bombé : c'est du père; quatre, dont deux jumelles, ne manquent pas encore seules; mais trois, chantonnent déjà la *Marseillaise*; la plus grande aide la mère; mais elle a peur la nuit, faute sans doute, dit un voisin, d'avoir été nourrie de viande. Une soupière fume sur la table. C'est du vermicelle à l'eau. Ensuite, du pain à discrétion; on a chacun pour mettre dessus une pincée de sel! Où la science va-t-elle se fourrer!

Pas de vin, — de l'eau de café.

Un plat à part : un sou de lolo (salé) pour fifille.

Et ce sont là des plus heureux! — Aimez le peuple? le vrai peuple? celui qui fait un rude travail et qui est noir de la poudre de l'atelier.

Emmanuel DELORME.

M. Dejean, à l'instar de M. Pasdeloup, organise des concerts de musique populaire, le dimanche dans la journée. Le chef d'orchestre est M. Auguste Mey. Disons en passant que celui-ci vient d'être décoré de l'ordre de Charles III d'Espagne. La petite flûte de l'orchestre des Délass.-Com. m'affirme qu'on n'a jamais su pourquoi. Moi non plus.

Parlons un peu des petits théâtres. Il y a près de la Bastille une bonbonnière qui s'appelle les Petits-Bouffes-Saint-Antoine. Ce théâtricule est dirigé par un jeune artiste du Vandeville, M Saint-Omer, directeur très intelligent, ce qui m'étonne pour un artiste du Vaudeville, soit dit sans méchanceté. Or, ce directeur vient, tout comme M. Ballande, d'organiser des matinées dramatiques, fort courues, ma foi. Vous voyez que c'est une manie. Tous les dimanches à deux heures, M. Saint-Omer fait jouer un ou deux vaudevilles du bon vieux temps et cela lui réussit.

M. Dechaume, directeur de Saint Pierre, prépare la revue de M. Lemonnier avec beaucoup de luxe et de soins. Je ne sais si cette revue sera meilleure que les *Brigandes*, une bien mauvaise pièce à laquelle M. Lemonnier a mis la main, mais ce que je sais, c'est que comme décors et trucs, M. Dechaume égalera M. Roqueplan.

La *Chatte blanche* marche à grands pas vers sa centième représentation. J'en félicite M. Boulet. On m'affirme qu'une des scènes qui contribue le plus au succès de cette exhibition, est la *scène du julep*. Lorsque le monarque a des coliques, on s'attend toujours à voir arriver les docteurs Ricord et Nélaton. Je constate que le respect aux souverains, comme les obligations mexicaines, est tombé au-dessous de zéro.

Le Rédacteur en chef : G. RICHARDET.

Typ. Kugelmann. Comptoir de l'imprimerie, 10, Rue Jacque-de-Brosse.